

Prologue

Les bras enserrant ma poitrine, je scrute les lueurs du soir ; j'entends le bruit de la machine et guette avec effroi le crachement du moteur. Le feuillage détrem pé s'écoule dans mon cou, je suis contre le mur, dans le chèvrefeuille, j'attends. La machine à broyer est en marche, je la vois parfaitement, jaune et rutilante, gueule ouverte au ras du sol. Le ciel flamboie, on a crié quelque part, je tourne le cou, affolée, la machine gronde, où a-t-on crié ?

Je m'enfonce dans le chèvrefeuille, des branches souples se referment sur moi. C'est mon sang, mon cœur - Ô mon Dieu ! - mon cœur, une boule dure qui oscille entre la terre et la machine qui détruit.

La machine a déchiré la bordure, pulvérisé les sauges, le bleu nuit éclate dans les roues et disparaît, happé par la terre. Une odeur âcre remplit l'espace. Les pivoines, les delphiniums, les angéliques, les épilobes, tous s'écroulent, heurtés, démembrés, écrasés. La sève jaillit, étoile un instant le froid du métal qui vibre. On a crié quelque part. Où ? Tout disparaît, les tiges fermes des phlox, des monardes et des grands tabacs blancs éclatent vers le ciel, craquent et retombent en miettes.

Je recule. C'est ma propre chair, veines dénudées, qui résonne entre mes tympans ; je recule, je m'enfonce un peu plus dans l'enchevêtrement du chèvrefeuille, je sens la pierre du mur derrière, le nid des pinsons est dans mon cou, j'en devine la paille sèche...

Il a broyé mon jardin.

Il le broyait, massif après massif, saccageant la roseraie, rosier après rosier. Il broyait le soir, au coucher du soleil, pour que je ne puisse prendre des photos et plus tard, l'accuser.

Il savait que j'avais commencé à l'accuser, contre toute attente, malgré toutes les constructions d'enfermement, d'isolement et de terreur tissées par lui année après année, pour que ma soumission soit totale, que jamais un mot contre lui ne sorte de ma bouche.

J'avais commencé à l'accuser, et il voulait me tuer pour cela. Il y pensait. En attendant, il détruisait mon jardin...

Le ciel rougeoie. Le corps puissant qui dirige la machine se stabilise, les bras se raidissent aux commandes, les bottes piétinent et souillent ; au-dessus, le visage se tord.

Les roses pendent au bout des branches, lourdes de pluie et d'automne, nacrées, frémissantes.

Le premier rosier est happé sur son flanc droit, mutilé, traîné sous le fer ; le suivant reçoit les roues puis le choc de la machine qui le broie en pivotant, un autre est fauché par l'arrière, la machine, crachant, en fait une bouillie de bois dur suintant de sève qui crève vers le rouge sang du couchant. Les roses en pétales explosés crépitent et disparaissent dans la boue soulevée de la terre soudain nue. Les roues et les lames prennent à revers, reviennent, chacun est pulvérisé jusqu'au pied de greffe qui s'ouvre et saigne, l'onde de choc gagnant jusqu'aux racines déchirées, écartelées, arrachées. Enfouie dans le chèvrefeuille, je me noie, entraînant le nid des pinsons.

Le cri sort enfin de ma bouche.

Je dois raconter l'histoire...

1 - La rencontre

J'ai rencontré Hubert Botal en février 1990 à Paris, lors d'une réunion-récital de poésie. Je m'y rendais le cœur léger sans savoir qui m'attendait là, lui, d'une grande prestance, le mouvement charmeur, le langage imagé, intelligent, racontant le passionnant « Big Bang », les premières secondes de création de l'univers, élégant et botté. Ce fut cela qui m'attira et me plut : ses bottes. Il n'était pas là par hasard. Il venait de divorcer, était seul et cherchait une nouvelle femme, la Numéro 5.

Durant ses longues années d'études, de doctorat et de recherche en agrochimie, il épousa la Numéro 1, puis la Numéro 2, puis la Numéro 3, qui elles aussi poursuivaient des études et préparaient des thèses. Vint ensuite sa période de création d'entreprise, son puissant désir d'ascension sociale et d'argent, il épousa alors une femme chef d'entreprise, belle et riche, issue d'une grande famille d'industriels, la Numéro 4.

Je tombai, au sens propre du mot car il s'agit là d'un précipice, dans la période suivante, obligée dans son glorieux parcours, sa période intellectuelle.

Son ami Michel T, économiste, avait pour compagne Guislaine, pure littéraire dont il se prévalait beaucoup, et qui deviendra pour moi, malheureusement peu de temps, une véritable amie. Hubert Botal cherchait le même genre de femme. Il avait écrit à plusieurs femmes poètes dans un but de rencontre.

La traque avait commencé, j'étais sur la liste.

J'avais publié plusieurs recueils de poésie, écrit des textes dans des revues, été publiée dans une anthologie de poètes

contemporains, puis reçue sur le plateau télévisé d'une célèbre émission littéraire. J'étais dans une grande mouvance d'écriture. Hubert Botal avait contacté mon éditeur pour me rencontrer, lequel l'avait invité à ce récital de poésie.

Nous nous vîmes peu de temps lors de cette réunion - je devais rejoindre mon poste de nuit à l'hôpital - cependant, cette nuit-là, sur mon lieu de travail, tournant entre mes doigts la carte de visite qu'il m'avait laissée, je perçus une annonce de clarté dans mon paysage ; il avait lu ma poésie et l'avait aimée, il était venu pour moi. Je n'ai pas vu le chasseur, ni le piège, ni l'affût, j'ai vu un esprit brillant, un homme débordant de charme et séduisant, qui m'attendait. J'étais en instance de divorce et assurais depuis quelques mois un emploi de puéricultrice de nuit. J'avais choisi ce poste après mon départ de Lorient, pensant avoir davantage de temps pour écrire, mais j'étais fatiguée de la vie à Paris ; la nature, les bêtes, les ciels me manquaient. J'envisageais de regagner la province et de reprendre mon métier de sage-femme. J'avais décidé, avec l'argent partagé du divorce, d'acheter une maison quelque part où je trouverais du travail, dans le Sud-Ouest. Ma fille, Jeanne, qui avait dix-neuf ans et vivait avec moi, serait restée à Paris pour y terminer ses études.

Mais tous ces projets furent balayés. Après ce passionnant « Big Bang », les bottes, le charme, cette rencontre du 10 février, tout se passa très vite. Hubert Botal m'invita dans sa maison de Ludère, et dès mon arrivée, m'avoua d'une voix tremblante qu'il m'aimait, me cherchait depuis toujours.

Je fus étonnée, bouleversée : nous ne nous connaissions pas, comment pouvait-il m'aimer, décider ainsi, en si peu de temps, de passer sa vie avec moi ? Je ne m'interrogeai pas longtemps, son amour, son charme me submergeaient. J'étais venue, j'illuminais, disait-il ; il avait trouvé un trésor, répétait

combien je sentais bon, criait son bonheur, déposait sa vie à mes pieds. Nous ne nous sommes plus quittés.

Hubert Botal déployait son amour, le montrait à tous, le chantait, le clamait partout. Jamais je n'avais été adulée, admirée, fêtée de cette façon. J'étais la femme, l'Unique. Tout en moi était louangé, célébré, magnifié. Trop, disait ma fille, tout en se laissant elle aussi porter par le charme.

Notre rencontre n'était pas due au hasard, je sentais bon. Il avait chassé, flairé, rabattu et piégé une proie idéale, laquelle lui ferait de l'usage – la précédente n'avait duré que trois ans, elle avait de la famille, des parents, des frères qui l'avaient protégée, retirée des griffes. La chasse n'avait pas été vaine, le prédateur exultait ; j'avais le bon profil, et surtout, le bon mental.

Le miroir fut installé dans la joie, l'ivresse, le ravissement. Alouette éblouie, je me laissai entraîner dans ce tourbillon verbal et charmeur, intelligent, brillant de mille éclats tournés vers moi. J'étais la femme qu'il voyait dans ses rêves, je devenais la merveilleuse princesse, la divine, la belle adorée. Je confiai à une amie :

– Nous nous sommes enfin rencontrés. Seule la mort pourra nous séparer.

J'étais à lui pour toujours.

2 - L'alouette et le miroir

Ingénieur agronome et chimiste de haut niveau, il avait laissé la recherche où il s'était pourtant distingué pour créer une société expérimentale d'agrochimie, « Alimex ». Il était brillant, entreprenant, décideur, fonceur, séduisant, extrêmement gentil et prévenant. Son intelligence et sa culture se révélaient avec superbe, séduisaient, enchantaient. De plus, c'est un excellent violoniste. La musique, puissante vague, douce au début, accueillie dans la joie, envahit ma vie.

Durant ces premières semaines, j'avais peine à croire au miracle qui se produisait : comment un homme tel que lui, aussi brillant et séduisant, pouvait-il être à ce point amoureux de moi ?

Qu'étais-je pour déclencher tant d'amour ? À ses côtés, je devenais talentueuse, belle et attirante, reine d'un royaume que j'avais ignoré. L'alouette, tout près du soleil, était en état d'admiration absolue, s'élançait dans le miroir en chantant sa joie, volait éperdument vers les bras ouverts du beau prince charmant.

Jamais je n'avais été aussi heureuse, aussi aimée, protégée. Je vivais sous un ciel lumineux les plus beaux jours de ma vie ; je le contemplais, l'écoutais, craignais de le décevoir, j'étais amoureuse. Il affirmait l'être aussi, comme jamais de sa vie.

— Ta poésie est pleine de blessures, disait-il, parle-moi de tes chagrins.

Je parlais. J'ouvrais mes grilles, abaissais mes remparts. Il écoutait si bien, sa main caressant mes épaules.

Il avait lu ma poésie avant de me connaître, je sentais bon.